ÉLOGE
FUNÈBRE
DE MIRABEAU.



ÉLOGE FUNÈBRE DE MIRABEAU,

PRONONCÉ dans la Société des Amis de la Conſtitution, ſéante à Grenade,

PAR M. PORTE, Procureur - Syndic du Diſtrict ;

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA SOCIÉTÉ.

FRÈRES ET AMIS,

IL eſt bien glorieux pour l'Homme, qui, pendant ſa vie, a eu le bonheur de faire l'admiration de ſon ſiècle, de pouvoir emporter, en mourant, les regrets de ſes Concitoyens.

Telle a été la deſtinée du grand Homme dont nous déplorons aujourd'hui la perte.

Là, des Villes & des Contrées s'empressent, avec raison, d'ériger des statues & d'autres monumens à sa gloire; ailleurs, on travaille des tables d'airain qui doivent transmettre aux générations futures les services qu'il a rendus à la Patrie : pour moi, simple Citoyen, le sentiment profond de la douleur est le seul hommage que je viens avec vous offrir à sa mémoire.

Le fameux Riqueti l'ainé, plus fameux encore sous le nom de Mirabeau, étoit originaire de Provence. Il n'est sans doute aucun de vous qui ne desirât ardemment de connoître toutes les circonstances de la vie d'un si grand homme, depuis le moment de sa naissance jusqu'au jour fatal où la mort l'a comme furtivement enlevé à la France; mais vos cœurs, déchirés par une plaie si fraiche & si profonde, ne supporteroient jamais un si long récit : je sens d'ailleurs combien je dois ménager les paroles dans l'éloge d'une vie dont les merveilles se suivent de si près.

Je me bornerai donc, Frères & Amis, à vous le faire connoître dans deux époques différentes; c'est-à-dire quelques années avant la convocation des Etats-Généraux, & depuis cette dernière époque jusqu'à celle de sa mort.

Mirabeau n'avoit pas attendu la convocation de l'Aſſemblée Nationale pour manifeſter les ſentimens de ſon cœur ; pluſieurs écrits, rendus publics par la voie de l'impreſſion, les avoient fait aſſez connoître, & annonçoient d'avance ce qu'on devoit attendre de ſon ſublime génie. Quand, ſous l'empire du deſpotiſme miniſtériel, il écrivoit ce qu'on oſoit à peine penſer, il étoit aiſé de prévoir l'énergie avec laquelle il parleroit ſous celui de la liberté.

Précieuſe liberté, mon cœur ſe ſent entraîné à chaque inſtant vers ces momens heureux, où l'éloquence de Mirabeau te reconquit pour les François ! Mais avant d'en venir à ces beaux jours, je dois vous le montrer aux priſes avec les ennemis du bien public, avec les financiers, avec les agioteurs, avec les complices du déprédateur Calonne, & ſous ſon propre miniſtère.

La haine qu'il avoit contre toutes ces ſangſues du bien public, l'emporte ſur les craintes qu'inſpiroit alors ſi naturellement la Baſtille & ſes cachots; il découvre à toute la France leur inſatiable voracité ; il ne craint pas d'attaquer l'ami particulier de Calonne, le ſieur Beaumarchais, riche, comme

cet ex-Miniſtre, des vols faits à la Patrie ou aux Citoyens.

Beaumarchais n'oſe entrer en lice avec lui ; il tâche, en courtiſan adroit, de jetter un voile ſur les vérités qu'il lui reproche, il va même juſqu'à le flatter ; mais Mirabeau, qui le mépriſe, lui répond, en préſence de la France entière : *allez, Monſieur, reprenez vos éloges, je ne ſaurois que faire de ceux d'un homme comme vous : allez, vous n'avez d'autre vœu à former que celui d'être oublié de la poſtérité.*

Vous reconnoiſſez à ce trait, Meſſieurs, l'ame noble & fière de Mirabeau.

Que ne puis-je, dans ce moment, me pénétrer des mêmes ſentimens d'indignation qui animoient ſon grand cœur, lorſqu'il écrivoit contre le ſyſtême atroce des Lettres de cachet, contre cette arme redoutable dont ſe ſervoient impunement les Miniſtres pour plonger dans les cachots, & ſouvent enterrer tous vivans, des hommes vertueux qui avoient oſé dévoiler leurs dilapidations & leurs iniquités, ou contre des Philoſophes, qui, cédant au cri de la nature & de la raiſon, avoient cherché à éclairer l'homme ſur ſes véritables droits.

On le prendroit pour un Dieu agité d'une ſainte colère, quand il parle de toutes ces horreurs. La liberté n'eût pas plaidé ſa cauſe avec plus de chaleur : jamais, non jamais, il ne montra tant d'énergie, pas même dans cette Tribune fameuſe, qui a ſi ſouvent rétenti de ſes ſublimes oracles. Ah! ſi l'univers entier avoit alors pu l'entendre, n'en doutons pas Citoyens, l'univers entier ſeroit libre.

C'eſt par de pareils écrits que Mirabeau ranimoit dans le cœur des François l'amour ſacré de la Patrie, qui s'y étoit preſque entièrement éteint, & diſpoſoit d'avance leurs eſprits à recevoir les opinions nouvelles que ſon génie leur préparoit.

On eut dit, à l'entendre, qu'il ſentoit la révolution, ou du moins qu'il voyoit ouverte devant lui l'immenſe carrière qu'il a depuis ſi noblement parcourue.

Tu ne te trompois pas, ô grand Mirabeau! le temps approche, où, graces à tes immortels écrits, ainſi qu'à ceux des Monteſquieu, des Voltaire, des Rouſſeau, des Raynal, le François va rompre les chaînes ſous leſquelles il avoit été juſqu'à préſent aſſervi : encore quelques inſtans, illuſtres apôtres

de la liberté, bienfaiteurs du genre humain, encore quelques inſtans! & vous allez enfin recueillir le fruit de vos travaux & de vos longues ſollicitudes.

Les eſprits ſont déjà diſpoſés au grand œuvre de la révolution ; un ſentiment d'indépendance s'eſt gliſſé dans toutes les ames : les Miniſtres en ſont effrayés ; ils voient le moment où tous les fils de l'autorité vont ſe rompre, où leur deſpotiſme va être anéanti : ils tentent, dans le déſeſpoir, un dernier effort pour le relever ; ils font pleuvoir dans tous les coins du Royaume une grêle de Lettres de cachet, & de proſcriptions ; ils mettent en mouvement toutes les Troupes pour exécuter leurs projets ; mais tout eſt inutile : l'opinion, plus forte que les armées, les renverſe, & les Miniſtres avec eux.

Leur fuite ouvre aux Citoyens tous les accès du trône ; dégagé de tous les vampires qui l'entouroient, il n'offre plus à la Patrie qu'un Père tendre & bienfaiſant, un Roi, en un mot, qu'on a ſurnommé depuis, à ſi juſte titre, le Reſtaurateur de la liberté Françoiſe : délivré de ces Conſeils pernicieux, le premier mouvement de ſon cœur eſt d'appeller auprès de lui les Repréſentans de la Nation ; il invite lui-même les Provinces & les

Villes à députer, auprès de sa personne, celles qu'elles jugeront elles-mêmes les plus dignes de leur confiance, & les plus propres à faire valoir leurs droits : il n'est aucun de nous qui ne rapelle la satisfaction & la joie publique que causa la nouvelle de cette convocation, après laquelle le Peuple soupiroit vainement depuis tant de siècles.

Les Citoyens, divisés alors en trois ordres, l'étoient encore plus d'intérêts & de sentimens; les deux premiers se réunirent contre le troisième; & tandis que la ci-devant Noblesse & le ci-devant Clergé interdisoient à tout membre du Tiers-Etat le droit de le représenter l'un ou l'autre, la providence sembloit désigner au Tiers-Etat ses plus illustres défenseurs, dans le sein même de la plus haute Noblesse.

Il seroit inutile, Messieurs, de vous parler de celle de Mirabeau, Député par le Tiers-Etat de Provence; vous entretenir dans ce moment de sa Noblesse, seroit blesser l'opinion publique, & plus particulièrement encore les principes d'un homme qui, soit avant, soit après la révolution, n'avoit jamais admis d'autre distinction que celle des vertus & des talens.

Mais auſſi, quel mortel en fut jamais doué de plus ſublimes ? Athènes & Rome, la Grèce & l'Italie produiſirent-elles jamais un homme ſi extraordinaire ? Démoſthène & Ciceron auroient été ſes contemporains, qu'ils auroient été forcés de lui céder le prix de l'éloquence.

A Dieu ne plaiſe, Meſſieurs, que je veuille vous faire illuſion ſur l'idée que vous devez avoir d'un ſi grand homme ! Il n'en eſt pas de ſqn mérite, comme de celui de tant de perſonnes ſi fort vantées, dont les qualités tiennent à ces perſpectives ingénieuſes, qui ne paroiſſent belles que par l'éloignemnt, & dans une certaine diſtance, ou point de vue. Mirabeau eſt un ſoleil, dont les rayons s'affoibliſſent à meſure qu'ils partent & s'éloignent du centre de la lumière; plus on s'en approche, plus il échauffe, plus il brille, plus il éblouit. En vérité, il ſemble que la Providence eût pris plaiſir à le faire naître, afin que l'éloquence fît paroître en lui tout ce qu'elle pouvoit.

Il n'eſt pas de jour, non peut-être, il n'eſt pas un ſeul jour, depuis le premier inſtant que l'Aſſemblée Nationale a ouvert ſes ſéances, où Mirabeau n'ait donné des preuves des moyens puiſſans &

merveilleux de ſon génie : quelques traits que je vais en citer (car il ſeroit trop long de le ſuivre pas à-pas dans une carrière ſi brillante) vous convaincront aſſez de ce qu'il a fait, & plus encore de ce que nous lui devons.

Les Députés de la Nobleſſe & du Clergé aux Etats Généraux, porterent dans l'Aſſemblée les ſentimens de leurs Commettans, c'eſt-à-dire, la diſcorde & la diviſion : doublement alarmés par l'influence du Tiers-Etat, qui leur étoit égal en nombre, & par la déciſion du Roi, qui portoit qu'on opineroit par tête & non par ordre, ils deviennent intraitables, & finiſſent par ſe ſéparer : les voies de conciliation ſont ouvertes ; mais leur intérêt étoit de multiplier les difficultés, & de rendre inutiles ou infructueuſes toutes les négociations. Les Miniſtres, toujours oppoſés au bien de la Patrie, agiſſent de concert contre le Tiers-Etat : tout annonçoit les ſuites les plus fâcheuſes & les plus déſaſtreuſes : en effet, la religion du Roi eſt ſurpriſe, & bientôt M. de Braiſai vient annoncer de ſa part au Tiers-Etat l'ordre de ſe ſéparer : on l'écoute, & perſonne ne bouge : Mirabeau ſe leve, & adreſſe à M. de Braiſai ces paroles remarquables : » allez

dire à votre Maître que les Repréſentans de la Nation Françoiſe ne ſe ſépareront pas, qu'au préalable ils n'aient délibéré ſur ſes véritables intérêts »; voilà, Meſſieurs, le premier coup de marteau que ſon courage frappe en faveur de la révolution : deux jours après ſon éloquence l'achève.

Paris, dans ces circonſtances, étoit entouré de Troupes; il ne s'agiſſoit de rien moins que de raſer cette ſuperbe Ville, pour en impoſer au reſte du Royaume; les Princes & l'ancienne Cour l'avoient ainſi délibéré dans les ténèbres d'une nuit affreuſe. Le jour, l'heure & le moment où cet ordre atroce devoit être exécuté, ſont arrêtés; une armée de cinquante mille hommes eſt avantageuſement poſtée pour l'exécuter. Mirabeau en eſt à peine inſtruit, qu'il vole à la tribune; il fait cette tonnante, cette immortelle motion ſur le retirement des Troupes, que la reconnoiſſance publique auroit dû faire graver ſur le marbre ou ſur l'airain : ſon opinion gagne l'armée; ſur ces entrefaites, un Prince porte l'ordre fatal au Camp : le Général ſe ~~propoſe~~ prepare à réduire Paris en cendres; mais, ô miracle ! pluſieurs Régimens déſertent pour la défendre, les autres refuſent d'obéir, & la France eſt ſauvée. Braves

Militaires, ce trait étoit bien digne de vous! Quand Mirabeau monta à la Tribune, il favoit bien que le langage du patriotifme & de l'honneur ne vous étoit point étranger. Jamais, non jamais, Généreux guerriers, vous ne vous écarterez de ces nobles principes; nous en fommes auffi affurés, que vous devez déjà l'être vous-mêmes de la reconnoiffance de vos Frères les François; mais, que dis-je, vos Frères, ce n'eft pas affez, nous voulons encore devenir vos camarades & vos émules.

Une terreur panique, tombée fans doute du Ciel comme une rofée bienfaifante, arme la France devenue libre; le Citoyen devient foldat, & le foldat devient Citoyen. Mirabeau ne laiffe pas échapper une circonftance fi favorable : auteur d'une Conftitution dont l'union devoit être le foutien, il prêche aux uns & aux autres la concorde & la fraternité : des leçons fi douces, fi aimables, fi perfuafives, gagnent tous les cœurs; auffi, tandis que chez des Nations voifines nous avons vu des révolutions légères faites dans les troubles & dans les alarmes, celle de France, au contraire, qui eft immenfe, s'opère au milieu des fêtes & des plaifirs : dans les Campagnes, dans les Villes, dans les

Temples, par-tout les Citoyens chantent des Hymnes à la liberté ; en attendant, l'Orateur des François travaille à détruire les anciens préjugés ; avec eux disparoissent tous ces droits qui affligeoient l'humanité : bientôt après la Dîme est supprimée ; son abolition est suivie de celle de l'Impôt tyrannique de la Gabelle, enfin, de nouveaux efforts de sa part déracinent & font tomber l'arbre des abus : il éleve à la place une Constitution qui rend à la Nation ses droits ; au Roi, son véritable & légitime pouvoir ; à l'Homme, sa dignité ; au Citoyen ; les places & les honneurs, auxquelles ses talens ou ses vertus lui donnent droit de prétendre ; à tous, la liberté.

François, vous jouissez déjà de tous ces avantages ! Devenu membre du Département de la Capitale, Mirabeau va vous en garantir la durée, & contempler plus particulièrement votre bonheur, qui est son ouvrage ; il ne vous demande qu'un jour, demain, pour terminer ses travaux à l'Assemblée Nationale.

Mais, que dis-je, demain .... aujourd'hui .... il n'y a qu'un instant .... la Mort......... C'en est fait, Mirabeau n'est

plus ; le Vaiſſeau dont il étoit Pilote arrive heureuſement au Port, & lui a péri au moment de toucher le rivage ſur lequel il alloit aborder ?

Frères & Amis, les regrets auxquels vous vous abandonnez, ne ſont que trop légitimes. L'ami des hommes n'eſt plus ; & ſon génie, un des plus beaux préſens que la divinité ait jamais fait à la France, reſte muet dans le tombeau. Pleurez, pleurez bons Citoyens : & vous, tyrans de la terre, ennemis de la liberté, conſidérez avec ſatisfaction l'urne fatale où ſon cœur repoſe : que ne donneriez - vous pas d'y ſavoir auſſi dépoſées les cendres de toutes ſes productions immortelles : mais, modérez une joie trop ſtupide ; elles ſont toutes gravées dans nos cœurs ; ſes opinions, qui vous faiſoient trembler, ſont auſſi devenues les nôtres : nous les défendrons, ouï, nous les défendrons ; nous le jurons à ſa mémoire : & malgré le troubles que vous ne ceſſez de fomenter, mais que nous préviendrons ; malgré ces Armées dont vous nous menacez ſans ceſſe, & que nous attendons ; malgré les crimes dont vous vous ſouillez tous les jours, nous défendrons l'héritage que Mirabeau nous a conquis : nous ſerons libres.